

SPORTIVES, UNE AFFAIRE DE FAMILLE



/08

/09

© Fotolia

TOUT COMME DANS LES MILIEUX ARTISTIQUES OU POLITIQUES, LE SPORT EST UNE PASSION QUI SE TRANSMET EN FAMILLE. UN HÉRITAGE PARENTAL ET SOCIAL QUI INFLUENCE SOUVENT L'ENFANT SUR L'ACCÈS AU HAUT NIVEAU OU SUR LE CHOIX DU SPORT PRATIQUÉ.

Yannick et Joakim Noah; Mohamed et Laïla Ali; Agnieszka et Ursula Radwanska; les exemples sont légion de familles de sportifs ayant évolué au plus haut niveau. Célèbre ou pas, il n'est pas rare que le portrait d'une sportive ou d'un sportif révèle le rôle primordial de son entourage familial. Personne ne sera déconcerté d'apprendre que le père du handballeur tricolore William Accambray était lanceur de marteau, quatre fois recordman de la discipline en France, et sa mère lanceuse de disque, trois fois championne dans l'hexagone. La carrure du golgoth à l'allure de viking, 1,94 m pour 104 kilos, n'a donc rien d'une surprise. Sans mentionner la soeur, championne de France au javelot, ni le frère, passé par l'équipe de France de volley chez les jeunes avant de rejoindre le haut niveau en rugby.

Mais le contexte familial ne fait pas que révéler des prédispositions. Il permet aussi à l'enfant, même sans aptitudes particulières, de devenir sportif.ve, soutenu

par les siens. Parce que le sport est une passion qui vous anime, vous transporte et se vit bien souvent en famille, au même titre que la politique ou la musique.

HOCKEYEUSES DE MÈRES EN FILLES

Dans la famille Delloye, la transmission de la frénésie sportive, on s'y connaît. Jean-Luc Delloye, hockeyeur dans les années 60 et 70, mais aussi Conseiller technique régional dans le nord, trésorier, dirigeant au sein du Cambrai Hockey-Club, a propagé son amour de la discipline à l'ensemble de sa famille. « *Ma mère s'est mise au hockey après ma naissance et a adoré ça* », explique Caroline Delloye, devenue Durachta, fille de Jean-Luc et Marie-Aline. « *On a joué dans la même équipe toutes les deux, coachées par mon père. L'une de mes deux soeurs en fait également, tout comme mes enfants. Mon mari vient de s'y mettre...* », décrit-elle en souriant. Une véritable religion vécue, semble-t-il, dans le plaisir. « *Nous avons*

été élevés dans le hockey mais nous n'avons jamais été forcés de le pratiquer », précise Caroline, 39 ans. « *Le hockey est un sport très familial, assez confidentiel, dans lequel on n'arrive pas par hasard. Je n'ai aucun mauvais souvenir de tous ces moments où se mêlaient le hockey et la famille, cela a toujours été joyeux. L'une de mes soeurs ne joue pas et elle n'est pas traumatisée de nous en avoir toujours entendu parler à la maison.* »

« Cette saison, j'ai décidé de refaire une année en Nationale 1 (...) Je joue avec mes filles »

Devenue maman de quatre filles et d'un garçon, Caroline Durachta a naturellement trébuché sa progéniture tâter de la crosse. « *Bien sûr, mes enfants ont eu le choix mais c'était souvent plus simple de les emmener avec moi à l'entraînement ou en match. Dans un club sportif, on s'investit beaucoup, cela devient une façon de vivre. Ils ont tous testé d'autres sports mais pratiquent désormais le hockey. Par contre, j'ai influencé mes enfants quand je me suis mise à râler parce que personne ne jouait avec mon*

numéro », rigole-t-elle. « *Du coup, ma troisième fille, un peu fayote, l'a pris.* »

Même l'étape complexe de l'adolescence ne semble pas résister à la construction d'un vécu commun incarné par le sport. « *Cette saison, j'ai décidé de refaire une année en Nationale 1 car le club était en manque d'effectif. Je joue avec mes filles qui me l'avaient d'ailleurs demandé. Avec celle de 14 ans, c'est plutôt très conflictuel à la maison. Je l'avais prévenue que si elle avait le même comportement à la maison que sur le terrain, cela allait être compliqué... Mais au hockey les relations sont vraiment apaisées. J'imagine que le fait de ne pas être professionnel, plutôt d'être axé sur le plaisir, rend plus facile l'intégration de chacun dans un groupe.* »

LE SPORT EN FAMILLE, UN PHÉNOMÈNE DE MODE ?

Le plaisir du défi sportif relevé en famille a plutôt la cote en ce moment, qu'il soit développé par des entreprises ou des fédérations gymnique du travail (voir article « *Petites sportives* » page 52). Ou bien à l'image d'événements sportifs comme le Famillathlon ou les courses de poussettes (voir article page 48). Depuis sa création en 1967, la Fédération française Sport pour tous a fait du sport en famille l'un de ses principaux objectifs!



Orientés vers le loisir plutôt que vers la compétition, les comités de l'association travaillent à l'éveil physique des plus jeunes aussi bien qu'à la pratique sportive des adultes et des seniors, à travers les séances proposées.

« Notre plus ancien dispositif s'adresse aux parents et aux petits de 9 mois à 3 ans », relate Sylvie Lejeune, animatrice à Landernau depuis vingt ans. « À l'origine, des collègues avaient créé cette activité dans un quartier difficile avec de nombreuses femmes isolées, sans emploi. Plusieurs d'entre elles étaient les conjointes de militaires, régulièrement mutés. Aujourd'hui, de plus en plus de femmes travaillent et l'on a constaté une plus grande implication des pères. Alors qu'auparavant cette séance avait lieu uniquement durant la semaine, nous avons ouvert un deuxième créneau le samedi matin. On voit arriver des parents en couple, ce qui n'était pas le cas avant. »

Un réel succès qui a poussé l'association à élargir son offre. « Depuis quatre ans, on a repoussé la limite d'âge jusqu'à 11 ans. On peut proposer des choses plus difficiles quand les parents sont là, on peut prendre plus de risque en tant qu'animateur. Certains parents découvrent qu'ils peuvent exercer une activité physique. Le fait d'accueillir les parents permet également d'accueillir plus facilement les enfants porteurs de handicap. »

L'association propose également des cours pour développer la relation entre une mère et son bébé. « Ce programme accueille les mamans et les nourrissons à partir de deux mois après l'accouchement. On cible le bien-être des jeunes mères en travaillant notamment sur le périnée, les abdominaux. L'objectif du renforcement musculaire est complété par celui de la détente, le tout accompagné par la respiration et l'écoute du corps. Il faut laisser le temps de l'interaction entre le bébé et la maman. Ils se regardent beaucoup. Les mères ont aussi un temps pour échanger, on sent qu'elles ont besoin de parler. »

SI TRANSMISSION IL Y A...

Mais le sport dans le cadre familial n'est pas toujours une partie de plaisir, loin de là. Il peut aussi être synonyme de dérives, de pressions (voir article page 16). Vécu positivement ou négativement, le rôle de la famille est en tout cas crucial et déterminant dans la transmission sportive. En premier lieu parce que l'influence parentale dans l'exercice même d'une activité sportive est prépondérante. Ainsi une enquête réalisée en 2003 par le ministère des Sports révélait que « le niveau de diplôme des parents est le principal facteur de la pratique sportive des jeunes. Dans les milieux défavorisés, les jeunes font moins de sport et en font, sans doute, autrement. Par ailleurs, 80 % des jeunes dont un parent a un diplôme supérieur au baccalauréat font du sport, contre 55 % quand un parent n'a aucun

diplôme. Le phénomène est particulièrement marqué chez les filles. Quand le milieu social s'élève, les filles sont plus nombreuses à faire du sport et en font plus fréquemment : 44 % des filles dont les parents n'ont aucun diplôme font du sport, contre 76 % quand un des deux parents a un diplôme supérieur ». Mais rien n'est joué d'avance, des filles de milieux populaires s'ouvrant leur propre chemin pour accéder au sport. (Voir l'interview d'Anne Tatu, page 54).

« Entre 14 et 20 ans, l'abandon de la pratique est plus important chez les filles (-45%) que chez les garçons (-35%) »

Les parents sont encore un facteur crucial dans l'appréhension et la reproduction des normes sexuées. Ainsi 37% des femmes et 33% des hommes affirment qu'ils seraient chagrinés que leur fille demande à être inscrite dans un club de foot². Ce qui ne pousse évidemment pas les jeunes filles, et par corrélation les jeunes garçons, à choisir des sports culturellement plébiscités par le sexe opposé. La répercussion de cette transmission à rejoindre une activité sportive plutôt qu'une autre se traduit directement au sein des fédérations. Parmi les licenciés de moins de 18 ans, le rugby compte 3% de filles et 97% de garçons, la gymnastique 22% de garçons et de 78% de filles, le football 4% de filles et 96% de garçons, la danse 93% de filles et 7% de garçons, le judo 25% de filles et 75% de garçons³.

D'autant que les disparités augmentent avec l'âge. Entre 14 et 20 ans, l'abandon de la pratique est plus important chez les filles (-45%) que chez les garçons (-35%)⁴. Par la suite, 26% des filles et 15% des garçons ne reprendront jamais d'activité sportive⁵.

Dans ces conditions, rien d'étonnant alors à retrouver moins de sportives au plus haut niveau que leurs congénères masculins. En 2015, 2.400 sportives de haut niveau étaient comptabilisées pour 4.600 hommes⁶.



© Fotolia

UNE DIFFÉRENCE DE TAILLE ENTRE « LES HÉRITIERS » ET LES « NON-HÉRITIERS »

Lucie Forté-Gallois, sociologue, maître de conférence de l'Université Paul Sabatier à Toulouse, a étudié la réussite et l'héritage sportif en athlétisme. Pour la scientifique, la différence est de taille entre les « héritiers », filles ou garçons, qui possèdent un capital sportif conséquent au sein d'un milieu social souvent élevé, et les « non-héritiers » issus de milieux populaires dépourvus d'un héritage sportif parental, moins épaulés pour construire leur parcours. « L'athlétisme de haut niveau concerne un nombre non négligeable d'athlètes issus des milieux favorisés (23,8 %) mais cela est surtout le cas dans les premières étapes de la carrière sportive », explique-t-elle. « Chez les jeunes athlètes de haut niveau, 9,1 % sont d'origine populaire et 36,4 % sont d'origine favorisée. À l'inverse, chez ces mêmes athlètes adultes, 31,1 % sont d'origine populaire et 14,8 % sont d'origine favorisée ».

Une inversion du rapport entre les sportifs et sportives liée à leurs origines sociales, que Lucie Forté-Gallois associe à la facilité ou pas à se projeter dans une carrière sportive. « Il est difficile aujourd'hui de se dire

que l'on va pouvoir vivre de l'athlétisme. Il s'agit plutôt d'un loisir pour les jeunes issus d'un milieu social élevé. D'autant que l'influence familiale pousse davantage à se réaliser par les études. Les « non héritiers » sont souvent issus des milieux populaires. Ils subissent moins de pression de la part de leur famille au niveau de leur scolarité. Du coup, leur carrière sportive est moins en concurrence avec leur carrière scolaire. Certains aspirent d'ailleurs à une forme d'ascension sociale par le sport, même si le pari est extrêmement risqué et pas forcément rationnel. »

La sociologue a prolongé son analyse jusqu'à détailler l'héritage sportif du père et de la mère dans les milieux favorisés. « Le sport est un bastion masculin, ce qui explique le poids des pères et des grands frères dans la transmission et le développement d'un capital sportif », relate Lucie Forté-Gallois. « Mais cela ne signifie pas pour autant que les mères ne jouent pas un rôle, certes moins visible, au plan logistique ou en matière d'acquisition d'un sens de « l'épargne corporelle », élément central de la carrière sportive de haut niveau. »

Une véritable histoire de famille...

Par MEJDALINE MHIRI

2 : Enquête Mediaprism - Laboratoire de l'égalité, septembre 2011

3 : Ministère des Sports, de la Jeunesse, de l'Éducation populaire et de la Vie associative, 2013

4 : Ministère de la Ville, de la Jeunesse et des Sports, 2014

5 : Conseil de l'Europe, « Égalité femmes-hommes », Manuel de bonnes pratiques, n°2, 2011

6 : Source : Le Monde

MÈRE ET SPORTIVE DE HAUT NIVEAU



© Icon Sport

/14

à l'aventure toujours unique d'une maternité se rajoutent diverses sources de stress pour une sportive de haut niveau. Camille Ayglon, gauche de l'équipe de France de handball depuis dix ans, en sait quelque chose. « Il y a cinq ans, nous avons décidé d'avoir un enfant avec mon conjoint et j'avais calqué cela par rapport aux échéances sportives. Je me suis fait piéger d'avoir autant voulu le prévoir. »

La jeune femme décide d'arrêter la pilule au retour des Jeux olympiques de Londres en 2012 après en avoir informé son club de toujours, Nîmes. « J'avais été honnête avec les dirigeants qui avaient été compréhensifs étant donné mon ancienneté. Mais j'en avais parlé avec des filles en équipe de France qui m'avaient dit « Comment veux-tu que je signe un an dans un nouveau club si leur dis que je veux tomber enceinte ? ». C'est une vraie problématique et certaines se retrouvent à le faire « derrière le dos » des structures sportives. Nous sommes toujours en CDD donc notre situation à quelque chose de précaire, peu conciliable avec un projet de maternité. »

Éliminée des Jeux de Londres en quart de finale, Camille, bercée par des espoirs à chaque retard de règle, vit un début de saison douloureux avec Nîmes. « Puis j'ai attaqué la préparation pour l'Euro en décembre. Nous avons des prises de sang avant chaque compétition, donc

j'ai appris que je n'étais toujours pas enceinte. J'en avais pleuré et craqué nerveusement... Cet épisode a été un électrochoc sur le fait que je bloquais mon corps. » Au retour de la compétition, les résultats sont positifs et l'arrivée du bambin s'annonce.

Commence alors une nouvelle vie. « Pour n'importe qui, c'est déjà très dur de ne pas faire ses nuits, alors pour un sportif c'est vraiment très compliqué. » Parmi les souvenirs post-maternité qu'elle gardera en tête, le premier footing restera mémorable. « Au bout de cinq minutes, j'avais des points de côté et l'impression que rien n'était à sa place à l'intérieur. Mais j'avais vraiment beaucoup de motivation. J'ai regardé les championnats du monde en Serbie à la télévision. Alors que j'avais disputé toutes les dernières compétitions, on avait donné mon numéro à une autre joueuse et j'avais très envie de prouver qu'il fallait toujours compter sur moi... ». Un mental de compétitrice qui lui a permis de revenir au plus haut niveau et de réendosser le maillot tricolore par la suite.

Une bonne idée pour faciliter la maternité des sportives ? « Des crèches dans les gymnases ! Maintenant Milo est à l'école mais avant c'était très compliqué de trouver un système de garde seulement pour les heures d'entraînement. »

Par MEJDALINE MHIRI

LA « SPORTIVITÉ », OU L'INFLUENCE DES PARENTS SUR LA PRATIQUE SPORTIVE

Le taux de pratique d'APS (activité physique et sportive) chez les enfants dont les parents font du sport s'élève à **78%**. À l'inverse, il est de **61%** chez les enfants dont les parents ne pratiquent pas d'APS. Cet effet miroir s'observe également face aux écrans : **79%** des enfants dont le parent passe moins de deux heures devant les écrans sur leur temps libre pratiquent un sport (contre **64%** lorsque le parent passe plus de deux heures devant un écran).

Source : Attitude prévention 2016 sur l'activité physique et sportive

DES REPRÉSENTATIONS ENCORE SEXUÉES

37% des femmes et **33%** des hommes affirment qu'ils seraient chagrinés que leur fille demande à être inscrite dans un club de football.

Source : Enquête Mediaprism - Laboratoire de l'égalité, septembre 2011

DES INÉGALITÉS DE PRATIQUE

C'est sur la tranche d'âge **15-24 ans** que la différence de pratique entre filles et garçons est la plus marquée.

Source : Eurobaromètre, Sport et Activité physique, 2014

Entre **14 et 20 ans**, l'abandon de la pratique est plus important chez les filles (**-45%**) que chez les garçons (**-35%**).

Source : Les chiffres-clés 2014 de la féminisation du sport, Ministère de la Ville, de la Jeunesse et des Sports

RÉACTION



Sylvain LANDA,
Directeur adjoint
du Think tank Sport
et Citoyenneté

« Il est intéressant de se pencher sur la question de la transmission en matière d'engagement sportif. La transmission père/enfant est-elle plus fréquente que la transmission mère/enfant ? L'efficacité de cette transmission dépend-elle de l'investissement des deux parents ? Alors que plusieurs études constatent une baisse de la pratique d'activités physiques ou sportives, surtout chez les femmes, ces aspects mériteraient d'être étudiés plus spécifiquement, à l'occasion par exemple d'une prochaine enquête nationale sur les pratiques d'APS des Français. »

/15